



Bernard Delville

QUELQUES REFLEXIONS

Après plus de trente ans passés au service de ce qui fut, en France, la plus prestigieuse maison d'édition de poésie depuis la dernière guerre, il me vient à l'esprit quelques remarques et réflexions, auxquelles je ne donnerai pas la forme du discours, mais celle de notes éparses.

S'il y perce quelque amertume, je l'endosse.

L'impression générale qui se dégage de cette expérience, c'est que la poésie est une étrange passion (tout comme la lecture est un « vice impuni ») et qui vient très tôt, c'est-à-dire à l'âge où viennent les passions et qui, comme elles, peut mener à une impasse. Il arrive qu'on s'y fourvoie.

La poésie ne permet de communiquer avec personne.

La Poésie présente cette contradiction que, pour être lue, elle doit être éditée. Elle devrait se satisfaire de l'ombre, mais il lui faut la lumière qui, pourtant, ne lui sied pas.

LES CHEMINS DE LA POÉSIE

Quelques réflexions

Georges Mounin fit allusion à cette sorte de chose (la poésie) que beaucoup écrivent et que personne ne lit.

Si la plus grande partie de ceux qui se piquent d'écrire des poèmes lisaient davantage, tout porte à croire qu'ils n'écriraient plus. Et personne ne le regretterait.

On a trop publié de poésie. On en a produit. Or, ce n'est pas une marchandise comme les autres. Il y eut un temps où les petites maisons d'édition proliféraient, sans la moindre idée de ce que peut être la qualité d'une feuille de papier, l'élégance d'une typographie, bref la présentation d'un livre, ce qui fait partie du plaisir du lecteur. Elles avaient oublié que, comme l'écrivit Eluard, *« les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé »*.

Avoir trop publier de poésie, nombreux sont ceux qui crurent qu'il était facile d'en écrire. Il n'y a pas un manuscrit sur cent qui soit lisible, pas une plaquette sur cent qui ne mérite d'aller au feu. *« Et ça ne brûle même pas ! »*, ajoutait Valéry.

On a beaucoup trop parlé de poésie. A l'étaler, on la tue. Il se fit, autour d'elle, des rassemblements comme autour de malades qui agonisent. Non point pour lui soutirer quelque héritage, mais pour l'exhiber. Les débats, colloques, rencontres, expositions, lectures qui lui furent consacrés atteignirent la limite du ridicule. On se servit de la poésie beaucoup plus qu'on ne la servit. On l'asservit. Il exista même des foires, des marchés de la poésie, où la médiocrité le disputait à l'inutile. Il semble, heureusement, que cette effervescence s'apaise. Laissez donc la poésie entre les pages des livres où ceux qui en ont le besoin iront la découvrir, puis l'aimer.

D'innombrables revues, pleines de bonnes intentions, se créèrent, qui trouvèrent dans la poésie leur origine et qui crurent lui rendre service. Ephémères, elles ajoutèrent au malaise.

LES CHEMINS DE LA POESIE

Quelques réflexions

Chaque maison d'édition eut sa collection poétique, que dirigeait le plus souvent un tout petit groupe de poètes enthousiastes. La quasi-clandestinité de ces collections finit par décevoir tout le monde. Toutefois, à tel ou tel catalogue d'éditeur correspondait telle ou telle tendance poétique.

Il m'est arrivé de publier des poètes sans même avoir lu leur manuscrit. Je faisais confiance à leur personnalité et je voulais, avant tout, qu'ils deviennent des écrivains, qu'ils finissent, un jour, par s'imposer en tant que tels. Y ai-je réussi ? Je me demande parfois s'ils ne cherchaient pas, le plus souvent, à être édités au lieu de poursuivre leur œuvre.

On ne connaîtra jamais bien les mystères qui ont, jusqu'à ces dernières années, entouré l'édition de la poésie. Ils ont, me semble-t-il, perdu de leur épaisseur, et c'est la poésie tout entière qui en pâtit. Il y a eu saturation. Innombrables et complexes furent les systèmes d'aides et de subventions accordées à des ouvrages médiocres. Je ne dis pas que ces aides furent inutiles, mais elles permirent trop souvent de publier des ouvrages qui n'en valaient pas la peine et qui tombèrent d'eux-mêmes dans l'oubli. L'inflation eut des résultats néfastes. Les conditions parfois frelatées de l'édition – tout se sait ! – ôtèrent à la poésie une partie de sa crédibilité. Aujourd'hui, éditeurs et lecteurs s'en détournent. C'est dommage.

Plus que tout autre art, la poésie a besoin d'être jugée avant d'exister sur le papier imprimé. Le tableau, dans une galerie, trouve ou non sa valeur artistique. La musique ses applaudissements ou ses sifflets. Le lecteur réagit moins librement. André Breton parlait, en 1947, de « *l'ennui mortel que distillent aujourd'hui nombre de publications dites poétiques* ». J'ignore comment sortir de l'impasse. Sans doute davantage de sévérité est-elle nécessaire. La lecture de la poésie, comme son écriture, est

LES CHEMINS DE LA POESIE

Quelques réflexions

un long apprentissage. Un bon livre est vite reconnu. Un mauvais aussi. Il faut apprendre à juger. Il n'existe pas, en poésie, de génération spontanée. La mauvaise poésie naît de ce qu'on ignore la bonne.

On ne peut pas parler d'édition de poésie en mêmes termes que d'édition de romans. La poésie n'est pas une lecture divertissante. Les bons romans non plus, d'ailleurs : j'entends Proust ou Joyce.

Idées fausses quant à l'édition de la poésie, et à sa diffusion. Mallarmé, considéré à tort comme le poète le plus secret (« *Saint Mallarmé l'ésotérique* », écrit Gide) se plaint, en 1892, d'Albert de Nocée qui, dans sa collection « Anthologie contemporaine », avait, en 1886, publié son *Album de vers et de prose*, une plaquette de 16 pages : « *Il m'a fait des choses éceeurantes comme de me vendre par cinq cents à Vanier, avec le nom, imprimé sur son fascicule, de ce libraire ; réduction des blancs, fautes d'impression ; enfin ce qui me désoblige le plus. Il a écoulé quatorze mille exemplaires, malgré tout cela simplement parce que de tous côtés on éprouve le besoin et me le répète d'avoir quelque chose de moi à bon marché...* »

Ainsi donc, Mallarmé, pratiquement inconnu, connaît des tirages de quatorze mille exemplaires !

Ecrire, pour un journal ou un magazine, quelques feuillets de critique d'un ouvrage de poésie relève de la gageure et semble, de surcroît, parfaitement inutile. On ne rend pas « compte » d'un livre de poèmes. On le lit ou on ne le lit pas. On le garde ou on le jette. Les rapports avec la poésie sont d'ordre passionnel.

J'ai souvent pensé que journaux et revues devraient, chaque mois, proposer à leurs lecteurs une liste – non exhaustive, bien sûr ! mais sur quels critères me dira-t-on ? Encore

une question insoluble ! – préparée par deux ou trois personnes intéressées, des recueils de poèmes récemment parus, avec nom d'auteur, titre, nom d'éditeur, format, nombre de pages et prix. Sans le moindre commentaire. Au lecteur ensuite de choisir et de se rendre chez son libraire. Il ne s'agirait en aucun cas de concurrencer la *Bibliographie de la France*.

Un recueil de poèmes n'est pas un livre isolé. Il est un maillon dans la chaîne que constitue l'œuvre poétique de son auteur. Souvent, des poèmes prévus pour tel livre sont reportés à un livre ultérieur, où ils auront mieux leur place. L'œuvre poétique est une mosaïque.

Pour écrire comme il convient d'un livre de poèmes, il faudrait relire tous ceux qui l'ont précédé. Écrire un tel article réclame beaucoup de soin, beaucoup de temps et ne peut faire l'objet que d'une publication en revue, voire en volume. Il faudrait éviter d'écrire un article, à propos de la poésie, qui ne soit pas digne d'être recueilli en volume dix ans plus tard. Songer aux *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve ou aux textes d'Yves Bonnefoy sur Georges Hénein ou Gilbert Lély.

Cyril Connolly note dans *Enemies of Promise* : « *The long article has a future, especially in the form of the critical essay, the analysis of times and tendencies [...]. But articles which cannot be reprinted are not worth writing.* » Un long article a un avenir, spécialement sous forme d'essai critique, avec analyse de l'époque et de ses tendances [...]. Mais les articles qui ne méritent pas d'être réédités ne sont pas dignes d'être écrits.

La critique de poésie est un genre littéraire, comme la poésie elle-même, et qui demande autant d'application. Baudelaire écrit dans son étude sur Richard Wagner : « *Ce serait*

LES CHEMINS DE LA POESIE

Quelques réflexions

un événement tout nouveau dans l'histoire des arts qu'un critique se faisant poète, un renversement de toutes les lois psychiques, une monstruosité; au contraire, tous les grands poètes deviennent naturellement, fatalement, critiques. »

A joutons qu'un article consacré à un livre de poèmes ne paraît souvent que plusieurs semaines après qu'il a été écrit, parfois plusieurs mois après la parution du livre. L'éditeur y demeure indifférent et l'auteur, dans la majorité des cas, s'estime insatisfait. Mais la poésie a sa propre façon de mesurer le temps.

J e suis conscient qu'il se dégage de tout ce qui précède un certain élitisme, auquel confine le goût de la bibliophilie, qui ne va pas sans quelque perversion. Lire un poète dans une édition originale, sous la forme même du livre que l'auteur a tenu pour la première fois entre ses mains est un plaisir que partagent, fortunés ou non, tous les passionnés de poésie. La fausse bibliophilie qui a fait florès entre les deux guerres a démonétisé la véritable joie du bibliophile, ne permettant plus toujours de démêler le vrai du faux. En poésie, l'édition originale n'est pas pour ceux qui ont les moyens de se l'offrir, mais pour ceux qui ont la patience de la rechercher.

L es quelques remarques ci-dessus ne me sont pas venues au fil des années, mais au terme d'une expérience que je suis heureux d'avoir menée et que j'espère vivre encore. Expérience teintée parfois d'enthousiasme, parfois de regrets – entre autres, celui de n'avoir pu, à notre époque, faire davantage et mieux.

La poésie est une voie bien étroite, et périlleuse.

Bernard Delvaile

Lionel Ray

Visage d'automne

*Effaré du lieu de la nuit du silence, quel est
Ce moi cette brûlure à quoi j'appartiens à quelle*

*Vie réalisant quelle rage au cœur : ce que j'oublie
Ce tumulte en moi l'interrogeant muet dévasté*

*Ma cendre et ma couleur, ce que je vois nuage
Nageant en ciel mental poignant avec des gestes*

*Sans écho de grands gestes pour des lointains muets
Et sourds, ce que je veux mon ombre étant ailleurs*

*Enfermée dans le bleu du rire cette symphonie
De brouillards les oiseaux dormant les roses déjà*

*Mortes, ce que je suis : un être stupéfait
Changeant enraciné en plein vertige avec*

*Des paupières de glace descendant aux enfers
Par des chemins couleur de sang la dague au cœur.*

Une sorte de ciel
© Gallimard, 1990

Claude-Michel Cluny

Sophia du Centaure

Le vent est prince de ces Terres. Il ne cesse d'aller et venir, traînant partout son manteau limpide. Il a soin de tout et ne laisse en paix ni les déchets ni les morts. Aux arbres qu'il fréquente viennent les Livres de connaissance. On y apprend debout les raisons de la race et ses lois, la futilité qui les gouverne, l'entêtement des gènes. A peine lues, le vent emporte leurs feuilles, sans appel. Personne ici n'a droit deux fois au savoir. Chacun naît avec son arbre, dont l'ombre s'éclaire à mesure que le sang, au cœur de celui qui apprend, s'épaissit et s'enténébre.

L'arbre à sec, défolié, fournit de bois les bûchers qu'a-vive le vent, prince de ces Terres. Le bas de son manteau balaiera la cendre des morts avec celle des mots.

Daniel Leuwers

QU'EST-CE QUE LA POESIE ?

Qu'est-ce que la poésie ? Cette question toute simple a suscité de nombreuses réponses, quelquefois contradictoires d'ailleurs, surtout quand elle a été posée aux poètes eux-mêmes, porteurs d'univers particuliers et de postulations personnelles appuyées. Les poètes définissent le plus souvent leur poétique propre, et non la poésie en général. Celle-ci est comme un éventail qui rassemble en ses plis toute une série de virtualités – et qui écarte, d'un revers de main, tout ce qui n'est pas elle. Les linguistes ont parlé de « *poéticité* », voulant faire ainsi une différence avec le sentimentalisme béat souvent associé à l'idée de poésie : « C'est tellement poétique ! » Or, il est bien clair que la poésie n'est pas seulement la pierre angulaire des subjectivités exacerbées, mais qu'elle cherche aussi à s'objectiver. La sensibilité romantique, qui apparaît comme son expression la plus souvent accréditée, est loin d'être aujourd'hui son modèle unique, et le lecteur de 1994 s'attend moins à nourrir de larmes *le Lac* de Lamartine qu'à rire des jeux de mots d'un Queneau ou d'un Perec.

LES CHEMINS DE LA POÉSIE

Qu'est-ce que
la poésie ?

A dire vrai, la poésie contemporaine a accompli une révolution radicale en répudiant les modèles classique et romantique, et en s'attaquant à des formes jugées usées tout autant qu'à des attitudes d'esprit considérées comme erronées. La fin du XIX^e siècle a contribué à créer cette cassure, sous l'influence de Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et quelques autres. La poésie, non seulement française mais universelle (tant la France a joué, dans ce domaine, un rôle de phare), est alors descendue de son piédestal. Elle a fait un magistral pied de nez à l'alexandrin et à sa rythmique sacro-sainte, en prônant le recours au « *miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience* », ainsi que l'écrit Baudelaire au début de ses *Petits Poèmes en prose*, non sans avoir honoré, au préalable, l'alexandrin dans *les Fleurs du mal*. L'œuvre de Rimbaud obéit à une évolution similaire. Après de premiers poèmes écrits à la manière de Victor Hugo, Rimbaud s'oriente, dès 1872, vers les rythmes impairs, à l'instar de son ami Verlaine. Le poème ne fonctionne, dès lors, plus sur douze pieds, mais sur onze ou treize pieds – magistrale façon de se démarquer de la mécanique poétique ancestrale. Puis, dans *Illuminations*, Rimbaud ne recourt plus qu'à la prose.

Cette émancipation des formes versifiées (acquise non sans résistance ou soubresauts) vise, en fait, à donner au poème sa propre respiration tant physique qu'idéologique. Elle entend associer le lecteur – ce semblable, ce frère – à la vie du poème qui n'existe, en effet, que dès lors qu'il est lu. Les poètes de la modernité tiennent, dans le même temps, à s'affranchir de l'idée d'inspiration. Pendant des siècles, le poète a été l'interprète de « voix intérieures » venues sinon de Dieu, du moins de très haut, et le complice de la Muse, qui pouvait langoureusement souffler au docile Alfred de Musset :

Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

A cette invitation toute naturelle, Apollinaire répond, dans *le Poète assassiné* (une des plus belles fables, publiée en 1916, sur la naissance de l'artiste moderne), par ce simple poème choc :

LES CHEMINS DE LA POESIE

Qu'est-ce que
la poésie ?

Luth
Zut !

voulant dire, par là, que l'inspiration n'est plus l'alliée obligée de la création, qui, tout aussi bien, peut puiser ses forces dans le hasard, la provocation, le refus de toute transcendance. Dada et le surréalisme ont repris le flambeau de cette modernité soucieuse de s'affranchir de toute entrave, fût-ce celle de la langue. La poésie a pu ainsi se caractériser par le refus d'écrire tout poème – point limite propre à relancer les plus vigoureuses dialectiques.

Depuis des décennies, la poésie s'est placée sous le signe de la contradiction fécondante. Des œuvres propres en ont témoigné, tout autant que des « manifestes » souvent pris au piège des réalités qu'ils prétendaient soumettre, ou que des « théories » démenties par la force décapante du verbe. Qu'il s'agisse pour Francis Ponge de « *parler contre les paroles* » ou pour Henri Michaux de soumettre les mots à une « *mitrailleuse à gifles* », c'est le même soupçon qui s'inscrit à l'intérieur du langage, porteur paresseux d'idéologies inconscientes.

Le grand poème moderne semblerait être celui qui ébranle les idéologies et qui fait passer de l'air frais entre les vrilles (ou les grilles) de la réalité. Et pourtant, la poésie est souvent appelée à prendre partie face aux secousses de l'Histoire. La Résistance fait partie intégrante des valeurs de la poésie, qui se rapproche, parfois malgré elle, des idéologies qu'elle entendait écarter. C'est dire que le poème emprunte des sentiers fort étroits, des crêtes dangereuses, où il risque toujours de s'abîmer. « *Trouver le lien et la formule* », tel est le souci majeur du poète depuis Rimbaud. Le poème idéal serait-il le fruit d'une « *rupture inaugurale* » (expression surréaliste), d'une innovation radicale rejoignant « *l'expérience des limites* » dont a parlé Philippe Sollers ? On a pu le croire assez longtemps, d'autant que ce scénario créateur, basé sur une perpétuelle remise en question, s'opposait à la conception ancestrale de l'artiste faisant son apprentissage dans un atelier, copiant ou imitant les œuvres d'un maître avant d'éventuellement s'en affranchir. Mais la fameuse accélération de l'Histoire dont nous sommes tributaires use vite les tissus neufs d'avant-gardes toujours promptes à renaître. Certains poètes contemporains n'ont donc pas manqué de s'insurger contre

LES CHEMINS DE LA POÉSIE

Qu'est-ce que
la poésie ?

l'idée même de rupture, conscients que rompre pour rompre pouvait entraîner une inflation sans contenu ni consistance. La continuité et la fidélité à soi prennent dès lors le visage d'une innovation...

Il est impossible de réduire la poésie à une seule formule, sauf à dire qu'elle est précisément celle qui refuse toute formule. Pour certains créateurs, la poésie n'a, en tout cas, plus cette fonction centralisatrice qu'elle semblait avoir du temps de Lamartine et de Victor Hugo. Elle résiderait plutôt dans l'exploration des marges, des périphéries, des fragments. Le poète refuse alors la tentation panoramique et tout son cortège de visions prophétiques, et préfère se réfugier dans le détail, décrire le « simple », s'accommoder des *Limites du regard* – pour reprendre un titre de Jean Tortel. Les visions romantiques font place au seul souci de la vue, quitte à laisser le lecteur aux prises avec des constats précis mais fragiles, avec des significations qui se font et se défont, loin d'un centre unificateur ou d'une origine ressentie comme illusoire.

Le poète engage à regarder le monde d'une nouvelle façon

Dans *Questions de poétique* (1), Roman Jakobson a avancé que la poésie, c'est ce qui empêche « *la rouille de la pensée* ». En effet, la poésie, sous ses facettes les plus exigeantes, ne conforte pas le lecteur dans ses habitudes mais vient le déranger et lui proposer une approche inattendue de la réalité. Le poète n'a pas vocation de « raconter » à la manière du journaliste, mais plutôt de créer un « court-circuit » dans le langage appelé à susciter une nouvelle façon de regarder le monde. L'apparente incohérence dont il est parfois le porteur le conduit à rechercher une nouvelle cohérence, encore enfouie, embryonnaire. Aussi beaucoup de poètes ne cherchent plus à être les dépositaires d'un sens général et universalisable (le « signifié »), mais préfèrent travailler la langue (le « signifiant ») et en extraire un son qui soit comme un supplément de sens. Quand, dans sa Lettre du voyant, Rimbaud parle d'un « *raisonné dérèglement de tous les sens* », il désigne cette musique secrète, seule à même de donner au poème son originalité éclairante.

LES CHEMINS DE LA POESIE

Qu'est-ce que
la poésie ?

La poésie n'est donc plus aujourd'hui un genre aux frontières étriquées. Elle ne se définit plus par des marques tout extérieures (le vers, la rime – même si certains créateurs rêvent d'y revenir, par provocation ou par souci d'un retour à la tradition, comme dans la chanson), mais par son allure libre et foncièrement démystificatrice. Jean Cocteau a pu parler, à propos de son œuvre, de « *poésie de roman* », de « *poésie de théâtre* », et il est certain qu'aujourd'hui un romancier comme Jean Echenoz adopte une position de poète. Ses romans décrivent certes des actions, mais ils se trouvent empreints d'une sorte de double action, dans la mesure où la narration traditionnelle est doublée par un travail sur les sonorités – accompagnement en même temps que contestation interne.

Les grands poèmes modernes sont en quelque sorte dotés d'un moteur à deux temps, affirmation et dénégation mêlées, à la façon de la beauté « *explosante – fixe* » dont parle André Breton dans *l'Amour fou* – cette merveilleuse prose où la narration éclate pour se cristalliser sur le fol aiguillon de la poésie, cet état de disponibilité permanente. La poésie est ce qui, profondément, délie, rend libre. Mais la liberté n'est jamais acquise une fois pour toutes, et les armes du langage doivent constamment être fourbies. Le coup d'Etat ici est permanent.

René Char a donné du poème cette irradiante définition : il est « *l'amour réalisé du désir demeuré désir* ». C'est dire qu'il implique une tension sans relâche, qu'il figure un élan jamais épuisé. Beaucoup de poètes s'y sont brûlés, s'abîmant dans le silence, la malédiction ou le suicide. Car le poète, même le plus ludique, ne joue pas innocemment avec le langage, qui reste, pour tout homme, l'acquisition première, et la caisse de résonance de toutes ses pulsions, seules propices à l'éclosion, au-delà de la simple phrase, d'un « *phrasé* » destiné à révéler, sinon le sens inquiet de nos vies, du moins ce que Rimbaud a appelé « *notre inhabileté fatale* », quand nos maux les plus secrets ne parviennent plus à se cacher sous le clinquant des seuls mots.

Daniel Leuwiers

1. Seuil, 1973.

Jacques Réda

Le redoux

Les moments où l'on perd ses contours et sa profondeur,
C'est souvent en hiver quand un souffle d'air tiède
Un peu hésitant flâne dans la rue. Une lueur
Rose passe à travers les nuages. Elle est à peine
Rose. On dirait plutôt un souvenir de la couleur,
Ou comme un effort indécis de rose qui renonce
Mais flotte encore et se mélange à tout ce dont soudain
On se rappelle. Et c'est le même instant qui recommence :
Le même instant, le même rose et la même douceur
De décembre ; le même souffle en suspens dans l'espace
Prêt à s'ouvrir en nous, jusqu'à ce que plus rien
Ne demeure que cet instant qui passe et se souvient.

Retour au calme

© Gallimard, 1989

Claude Roy

Qui rêve à qui ?

Si je dors longtemps à l'ombre
du grand saule droit au bord de l'étang
le rêve de l'arbre entrera dans mon rêve
Mon corps feuillu frémera pour chasser
un pic-vert en train de marteler mon écorce
pendant que je retourne à l'école
en tablier noir afin d'apprendre à lire
et que la maîtresse ressemble à l'infirmière
dont je ne vois que les yeux
derrière le masque bleu Est-ce le saule
qui se rêve écolier dans la classe enfantine ?
Est-ce moi qui me fait tronc branches feuilles agitées ?
Ou bien la vie vivante qui mélange nos rêves ?

le Haut Bout

12 septembre 1983

A la lisière du temps

© Gallimard, 1984

Jacques Izoard

*E*t l'eau coule et tout le corps liquide déchire le bleu campagnard. Et les bras d'effraie, et les jambes d'Empédocle, et le bahut de neige, et les genoux à noix, les langues-amulettes, et les doigts croisés, et la petite braise du nombril, et le diamant du trou, fossettes et courbettes, rotules et globules, bref, tout le saint tremblement des membres démembrés, défenestrés, saccagés, lapidés... L'eau coule en rêve à travers les soupirs. Comme si le corps n'avait jamais joui de son propre plaisir...

Corps, maisons, tumultes
© Belfond, 1990

Georges-Emmanuel Clancier

*S*ouviens-toi du désir : il brillait dans la rosée,
Souviens-toi de la joie : elle affolait le jour.
Il faut que s'épousent la soif et la source,
Plus vif est le défi, plus haute sera l'ardeur.
Rien autant que le temps ne se fait étincelle
Ou fumée : il est le feu, le voilà cendre,
Mais vienne un neuf élan de l'être, il s'embrase.
Tout joueur contre lui perd sa mise s'il n'aspire
Avide jusqu'à la lie l'alcool enflammé, la lave grise.

Le Poème hanté
© Gallimard, 1982

André Velter

L'envers du message

Vers l'est, à un jet de pierre du Cap Comorin, sur un îlot rocheux qui semble l'ultime vertèbre de la dorsale indienne, Vivekananda est venu méditer. Il se voulait à l'écart des multitudes, environné de grand large, irrémédiablement seul. Seul dans le silence assourdissant des vagues, seul en quête de son secret, seul et sans refuge.

Ce qu'il avait fui se venge impunément. Ici comme partout, le détournement de mystique tend à l'exacte inversion des signes. Au dénuement d'un récif désert à succédé la pompe bétonnée de constructions hideuses ; à la solitude, le déferlement humain ; au silence, le vacarme ; à la concentration, la frénésie des pèlerinages touristiques.

Heureux le sage dont l'éveil ne puisse être situé, dont la parole et le chant s'évadent sur les ailes du vent !

Heureux le sage de nulle part, sans visage et sans nom.

*Kanya Kumari
1^{er} janvier 86*

Claude Esteban

XLV

*Le visage de mon amour a la saveur des
feuilles du platane. Comme elles, il va pâlir.
Que serai-je après moi ? J'ai dormi trop
longtemps, immobile dans la moiteur des
chambres. Seul avec un reflet. Je ne veux
pas. Je ne veux pas le voir se perdre sous
la mousse, frissonner contre vous, âmes
cruelles de l'hiver. Je veux m'enchevêtrer,
n'être plus qu'un serpent avec sa bouche.
Garder intacts les gestes de l'amour.*

Le Nom et la demeure
© Flammarion, 1985

Jacques Roubaud

neiges



[GO 93]

il y avait les copeaux une dalle rouge
le gris d'hiver crevé au poinçon de la neige
le bec nocturne des étoiles va, le vent
compte les cailloux comme fèves monte rage
dans la poussière de chêne les couloirs d'orge

il y avait le noir ovale dans l'auvent
vrai noir l'œil chargeait la nuit des signes de sortes
de feux rapides : ne répondait qu'une branche
grattant son mur son loin d'étain sa neige morte
plate sentant la fumée haute bleue aux hanches
des années ! (courtes courtes)

É (Epsilon)
© Gallimard, 1967

Pierre Dalle Nogare

Demain
Je vais construire une maison
Dans mes nerfs :
Me servir de bras et jambes,
Ventres et organes
Pour édifier
Mon lieu.
Etre logé-caché
Dans un domicile clos
Pour tuer l'enfant
Que je fus.
Je revois les tabliers noirs,
Les galoches, l'encre violette.
Ma tête
Est un tableau où crisse la craie.
Demain
Je vais acheter un moi
Pour détruire la mort.

Récits des images
© Belfond, 1977

Paol Keineg

Carte postale

Au tournant des fils à linge, l'armée régulière
des poteaux électriques,
le périple de la mousse et l'énormité du Menez
Hom.

Quoi de plus immédiat que le paysage enseigné à
travers les éclairs de chaleur,
quoi de plus banal, de plus indispensable ?

Sur le bord du lit j'ouvre la valise du paysage
assiégé,

et m'approchant de la fenêtre je respire le papier
piégé,

les couleurs, le graphisme, la fausse fraîcheur
d'une campagne calculée.

Dans le carton rectangulaire, la charge de dyna-
mite du paysage heureux.

28-3-1973.

Lieux communs suivi de *Dahut*
© Gallimard, 1974